

Le rire du capital

Jean-Paul Curnier

Numéro 316, été 2017

La dictature du rire. Parts d'ombre de l'humour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85726ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Curnier, J.-P. (2017). Le rire du capital. *Liberté*, (316), 23–26.

Jean-Paul Curnier

LE RIRE DU CAPITAL

La célébration démocratique de l'impuissance.

Irrévérent et nécessaire, cruel et salutaire, tel est le genre de comique où se reconnaissent les démocraties d'aujourd'hui. Il y aurait même dans ce comique-là – certains ne se privent pas de l'affirmer – l'antidote aux totalitarismes qui nous guettent, aux dérives autoritaires, aux manipulations de l'opinion, aux mensonges des pouvoirs. Bref, cette phase d'expansion massive et triomphante du rire contemporain accompagnerait le triomphe confirmé de la liberté de penser, de savoir, de parler, d'informer et de ne plus s'inféoder.

On l'a entendu dire, cela a été écrit, et ils sont sans doute nombreux à le penser : le rire qui nous est si massivement infligé, celui que l'on doit subir sans honte ni malaise et à tout bout de champ, est bien le rire de la liberté de penser et de la liberté de s'exprimer.

Des radios à la presse, de la publicité aux chaînes de télévision, des conseils d'administration aux comptoirs de cafés, c'est le même genre de rire qui s'est imposé un peu partout comme symbole, comme garant et comme expression de la vie démocratique. Un rire d'hommes et de femmes se sachant à présent libres de tout dire, de tout penser, et surtout libres de ne rien dire de ce qu'ils pensent ou de ne rien penser. Un rire qui se voudrait universellement irrésistible, au même titre que la liberté qui le permet et que rien ne semble plus en mesure de limiter ni d'entraver.

À cette hilarité d'un style nouveau, on peut surtout suivre l'évolution chaotique des mœurs de la planète vers une même forme de sens commun : le bon sens de ceux à qui on ne la fait pas, celui des affranchis, des désabusés qu'on n'abusera plus. Il suffit pour s'en convaincre d'allumer un

poste de télévision et d'y laisser défiler les programmes du monde entier. Ici plus aucun exotisme, c'est plutôt une forme d'incrédulité devant la même vulgarité à vocation comique, en langues et costumes différents, à quoi il faut s'attendre. Comme on peut aussi la suivre, cette évolution, à la généralisation de cette besogneuse litanie du jeu de mots imposé qui introduit maintenant et presque automatiquement tout article de presse sur l'actualité.

Ce rire est d'ores et déjà aussi mondial que le reste : les affaires, la finance, la police et la garantie de circulation des hommes et des capitaux par satellites interposés ; il est le rire des droits de l'homme, de l'ordre mondial et du marché planétarisé ; le rire du Capital en somme, du Capital qui rit dans le rire de tous, et à travers le rire de tous.

Pourtant, on ne rit pas vraiment du plus drôle : de voir ces pauvres diables d'employés du divertissement, condamnés toutes les vingt secondes au rire convivial des chambrées militaires, des pensionnats et des stations de ski, mimer l'indignation du candide ; en référer hypocritement au devoir d'information pour faire entendre la déroute langagière de quelque brute inculte, infâme et si possible raciste ; en appeler à la liberté d'expression, et plus hypocritement encore à la tolérance, pour laisser vociférer quelque crapule parmi les plus ignares ou les plus dégénérées, assurée de réunir une belle clameur d'indignation contre elle ; ou encore afficher un visage d'extatique miséricorde pour faire entendre, non sans affecter quelque expression de dégoût, une victime puisée au vivier de ce qui fut sélectionné de plus pathétique en matière d'outrages, et cela, à seule fin de montrer

au monde les ressources inépuisables de l'insondable férocité de l'être humain et combien il faut se faire un devoir partout de la dénoncer par le rire et dans la bonne humeur partagée.

Le plus comique en effet n'est pas qu'on ait réussi à présenter sur un plateau de télévision quelque spécimen susceptible de scandaliser, d'émouvoir, et finalement de réjouir et d'amuser, mais que de si tristes palotins jouent avec si peu de conviction et de talent la partition des droits de l'homme, de la tolérance et du devoir d'information. Il y a là, si l'on y regarde de plus près, une certaine forme de logique pour ne pas dire de justice, à ce que ce soit cette forme de bouffonnerie relâchée et si peu soucieuse de crédibilité qui se soit imposée pour illustrer des mots désormais aussi creux et aussi mondialement bafoués.

Ce mélange savamment dosé de candeur simulée et de feinte naïveté, d'irrévérence juvénile et de rouerie de cancre inspiré dont le but avoué est de fournir un modèle nouveau à l'engagement politique de demain, cette forme d'incorrection enfantine et consensuelle, s'apprend partout désormais, mais ceux qui sont assurés d'y réussir le mieux sont ceux qui ont pu dès leur enfance s'abandonner sans réserve au tout-venant des programmes télévisés.

On peut être satirique, virulent, cruel jusqu'à l'ivresse; dans les journaux, sur scène, dans les musées et sur les chaînes de télévision les plus fréquentées, et cela jusqu'à l'excès à ce qu'il paraît. L'ironie, la dérision, pourvu qu'elles ne cessent jamais de se surpasser, sont sur le point de devenir une figure essentielle de la liberté et la provocation, même la plus bestiale, une forme de savoir-vivre de la modernité ambiante; sans doute aussi, on l'imagine, jusque dans l'intimité des foyers.

Un mot résume tout cela : celui de « distance ». En toutes choses, en toutes occasions il faut garder de la distance, c'est ce qui se dit partout. Mais une distance par rapport à quoi? Et surtout, depuis quel ailleurs, depuis quel écart, quel refuge?

La question semble d'autant moins se poser à ceux qui cherchent partout à garder leurs distances que tous ou presque, au contraire, sont convaincus d'y voir le signe d'une certaine maturité, une manière de ne pas être dupe, de rester hors de portée de toute forme d'autorité.

Mais c'est toute l'insondable misère de cette liberté proclamée et toute l'absurdité du vide qu'elle abrite qui font rire. Du fait même de sa réduction à la preuve quotidiennement administrée du néant qu'elle véhicule, la liberté d'expression est aujourd'hui le sujet le plus comique qui

soit au palmarès du rire. Du reste, nul ne se prive d'en rire ni d'en user pour faire rire. Il n'était pas sûr qu'un pareil désastre susciterait un jour une telle allégresse, mais c'est maintenant une chose certaine.

En fait, ce qui au fond fait le plus rire dans ce comique des temps démocratiques, c'est de montrer qu'en toutes occasions tout peut être dit, tout peut être entendu sans que jamais la moindre suite n'y soit donnée. Ce qui fait rire, c'est l'indignation tombée dans l'indifférence, c'est la protestation écoutée avec compassion et vouée à l'impuissance, c'est la démonstration de l'horreur sans le moindre espoir qu'il y soit rien changé. Tous les coups sont permis, ils n'atteignent plus rien. Chacun peut librement ironiser sur l'état de ce monde, dresser l'inventaire de ses méfaits, tous peuvent le condamner, mais ce qui est garanti à tous c'est que, de cette liberté de penser et de s'exprimer, on ne peut attendre aucune conséquence. Ce qui est garanti, c'est que la faculté critique, la connaissance des faits, l'acuité de l'analyse, la perspicacité du jugement, bref tout ce qui jadis pouvait encore en imposer chez ceux qui n'entendaient pas s'accommoder de leur condition ni s'avouer vaincus, soit accueilli dorénavant comme le signe d'une pathétique arriération et qu'il y soit même ajouté par-dessus le rire d'une cohorte entière de victimes heureuses reconnaissant çà et là, et non sans quelque ravissement, l'exacte expression de leur propre impuissance enfin devenue un fait universel, « incontournable » comme il se dit parfois.

L'écrasement fait rire quand il est à ce point inéluctable et parfait; d'un rire qui mélange toutes les formes d'humanités écrasées et s'écrasant un peu plus elles-mêmes sous le ridicule où elles sont les premières à se reconnaître, d'un rire où elles sont les premières à jouir du spectacle de l'absence parfaite d'issue à leur asservissement. Aucune issue dans la raison, dans la lucidité, dans la force du verbe. Plus aucun *anywhere* hors de ce monde définitivement clos sur lui-même jusqu'à l'hilarité, jusqu'à cette forme de rire propre à ceux qui ont tout perdu sans espoir de retour : le rire des égaux dans le dénuement de l'hébétude. Le rire du désenchantement collectif, du deuil égalitaire. Un rire de masse en fait, le même rire pour tous et de la même chose que réactivent le soir, un peu partout, les instructeurs spécialisés du comique démocratique contemporain.

Ce qui s'exprime en tous lieux désormais, sous la forme d'un humour soi-disant cinglant et dévastateur, n'est que la forme exaspérée de l'impuissance de tous à ne pas subir leur sort, c'est la confirmation pour tous de la débâcle de toute raison, de l'impuissance à pouvoir dire haut et fort la désespérante vulgarité de ce monde, à en décrire les rouages, à en instruire le procès en sachant qu'il domine désormais assez pour que toute rébellion reste lettre morte, que toute critique à son endroit reste sans effet.

Pour peu qu'elle se montre fatale et commune à tous, pourvu qu'elle ne présente aucune issue d'aucune sorte et pour personne à la soumission de tous, la servitude fait rire en priorité ceux-là mêmes qu'elle a su le mieux assujettir. Voilà où se niche le secret de ce rire : dans le partage généralisé de l'impuissance ; une impuissance réitérée jusqu'à la suffocation. Ce qui n'est pas sans rappeler la forme d'humour que le système soviétique avait suscité, lui aussi construit sur la banalisation de l'absurde et sur les infortunes de la raison et de la lucidité. Mais à cette différence près toutefois, qui est, en ce qui nous concerne, que le rire égalitaire de l'écrasement et de la dépossession de tous est parfaitement intégré au système lui-même, au point de lui devenir indispensable, au point que ceux qui en jouissent en rien autant que ceux qui le subissent.

Nous sommes quotidiennement forcés de constater ceci : que la perfection de ce genre de totalitarisme c'est d'avoir su faire de la soumission de tous une source inépuisable de comique. Comme les mythes, à ce qu'en dit Lévi-Strauss, les rires des différents totalitarismes communiquent entre eux. Et avec eux, les formes différentes que le totalitarisme s'est données.

Ce n'est pas le désespoir qui fait rire, mais la preuve quotidiennement assénée qu'il n'y a plus rien à espérer ; c'est pourquoi aussi ce rire n'est pas exempt d'une certaine sensation de soulagement, d'une certaine forme de retrouvailles, et dans le dénuement cette fois, avec la communauté. Il est la forme inversée du peu de choses que chacun est devenu, la forme inversée du peu d'espoir que laisse à l'aventure humaine le parfait achèvement d'une domestication de l'existence, désormais si totale qu'elle n'offre plus de refuge à personne, pas même en imagination. Et cela, au moment du triomphe de l'individu, de la singularité reconnue à chacun.

Et c'est cette absence de refuge devant une telle perfection qui fait rire, comme fait rire aussi l'échec prévisible de toute imagination d'un monde autre et différemment organisé. Ce rire, sanction de se savoir tous à ce point privés de conséquences dans l'usage d'une liberté si bruyamment proclamée

et confrontés tous et sans issue possible au même écrasement, dit aussi une certaine disposition à aimer la servitude sous la condition qu'elle soit parfaite et la même pour tous.

Dès lors que l'emprise d'un pouvoir peut être assez totale pour que l'imagination même de s'en

Ce qui fait le plus rire dans ce comique des temps démocratiques, c'est de montrer qu'en toute occasion tout peut être dit, tout peut être entendu sans que jamais la moindre suite n'y soit donnée.

débarrasser ne soit plus possible, reste la stupeur devant sa perfection et une certaine disposition à l'admirer et à l'aimer. Reste la disposition à s'aimer dépossédé par ce pouvoir-là et pas un autre, à s'honorer d'être soumis à ce à quoi rien n'a su ni pu résister, ni même échapper. Reste, par le rire, à partager sa cruauté, à œuvrer avec lui pour le rendre plus total encore.

—

Parvenue à ce point, la domination s'avère si parfaite que c'est elle qui rit finalement dans le rire de ceux qu'elle écrase et soumet, que c'est elle qui rit de sa propre perfection, de sa propre infaillibilité. C'est pourquoi aujourd'hui le rire est inséparable du traitement des choses dites sérieuses ; pour mieux attester de ceci : que la souffrance et la révolte ne mènent nulle part car tous y sont plongés, qu'il faut de la distance encore une fois, du charme, de l'humour, une certaine disposition à savoir ridicule tout le pathos de l'humanité et à s'en faire momentanément le représentant pour le plaisir de tous.

Drames de la vie, injustices sociales, conflits politiques, racistes, d'opinions, de travail ou d'intérêts, il importe qu'au revers de toute chose soit donné à chacun le bonheur confortable de reconnaître la fatalité de l'impasse où, comme lui, les autres sont invités à tourner en rond. Il importe

qu'en tout état de cause lui soit assuré le loisir de constater l'indifférence générale qui accueille quiconque se dresse avec un peu de hauteur, de détermination et de lucidité contre ce qui l'asservit; que lui soit confirmé qu'il n'y a de perspective ou d'issue que pour qui sait humblement demander la charité et ne pas rendre trop ennuyeuse la misère qui l'accable, la haine qui l'habite, la honte qui le taraude. Le ridicule que chacun offre de lui aux autres est la contrepartie du soutien qu'il attend d'eux.

La fatalité de la défaite est le principal sujet de cette hilarité dévergondée. Et pas seulement au présent : pour mieux s'assurer de son universalité, il lui faut aussi rire des défaites passées, proposées elles aussi à l'ironie des moribonds. D'un rire attendri, prêt à comprendre, à y ajouter ses regrets.

Il faut le dire, le répéter : ce qui rend supportable pour tous l'horreur de cette dépossession qui fut jadis le lot des esclaves puis celui des prolétaires, c'est l'imminence de sa généralisation. C'est qu'elle soit machinique et industrielle elle aussi, sans incarnation, sans responsable et sans sujet, c'est que nul ne puisse en être tenu pour spécialement responsable, qu'aucune figure humaine n'en soit plus le symbole ou le représentant, qu'aucune classe sociale particulière n'en profite ni ne l'exerce ostensiblement. Cet enchaînement, qui veut que l'ignominie s'engendre d'elle-même, constitue le principal sujet de l'hilarité de ce temps.

Elle est bel et bien sans borne cette liberté d'expression tant réclamée et tant désirée, mais c'est pour mieux faire entendre l'impuissance qui est le lot de chacun désormais, pour mieux donner à éprouver la faillite des mots, des arguments, de la pensée.

Quelle est alors cette distance dont il est tant question? Depuis quel refuge, depuis quel écart? Quelle peut être la distance du rire ou de l'ironie dans un monde qui rit de n'avoir précisément plus aucune direction pour le fuir?

Quand la confiscation de toute possibilité, réelle et même imaginaire, de se penser ou de se vouloir autrement, hors du repli sur soi et des conditions imposées, quand s'efface à ce point jusqu'à la tentation de rejoindre la part inconnue de l'aventure humaine à quoi nous invite le seul fait d'exister et que cela s'applique à tous également, c'est aussi une forme d'égalité qui est réalisée, une égalité par le bas. Placée au revers du rire, c'est aussi la satisfaction à ce que nul n'y échappe qui se fait entendre, c'est toute l'aptitude collective à faire respecter le même abaissement et la même humiliation pour tous qui savoure sa victoire.

Qu'importe alors la dimension collective du grief que tel ou tel voudrait faire entendre,

qu'importe l'évidence des motifs de son insurrection, ce qui importe c'est qu'il n'échappe pas à la déchéance que tous partagent, c'est qu'il soit accueilli parmi tous au titre de la défaite qui est celle de chacun et la condition de l'ensemble.

En ce domaine on peut toutefois se singulariser en se faisant emblème public de la déconvenue, fétiche de l'échec, héros du ressentiment; le vedettariat du pathos attend un exhibitionnisme toujours plus grand, toujours plus dénudé et toujours plus complaisant sur le thème de la défaite, de l'impuissance et du reniement.

Nous en sommes à ce point où rien ne représente mieux l'état d'esprit qui règne sur ce monde que l'échec de tous exemplarisé par le renoncement bruyant de quelques-uns. Que ceux qui ont crié le plus fort, et quelquefois aussi le plus juste, aient finalement décidé de se taire ou de retourner leurs cris contre leurs semblables justifie toujours assez bien chez tous les autres que l'on n'ait pas crié très fort ni très juste et surtout qu'on n'ait jamais rien voulu d'autre que ce qui était proposé.

Cette forme pathétique de destin contrarié règne en maître, et pas sans fortune comme on le sait, dans les registres les plus divers de la popularité. Et l'on voit se bousculer au sommet de ce genre de hit-parade les vedettes contemporaines de la chanson caritative et de la philosophie de variété.

Il est maintenant pratiquement réalisé le devenir mondial de ce système que nous avons vu grandir, s'étendre et se fortifier autour de nous mais aussi contre nous et en nous. Il est maintenant devenu impensable, sans nom et sans représentation possible, car il est ce par quoi toutes les choses existent désormais, ce par quoi elles sont produites, reproduites, conservées ou entretenues.

Un tel système n'a plus de nom possible, il est devenu la condition d'existence de tout ce qui est. Il n'a plus d'ailleurs ni d'au-delà de lui-même, ni non plus d'avenir. Et c'est à la peur qu'en tous il génère, une peur sans autre secours que lui-même, qu'il devra bientôt les conditions de sa survie. **L**

♦ Philosophe et écrivain, **Jean-Paul Curnier** a publié de nombreux essais et articles sur l'actualité, l'image, l'art, les médias, en plus d'être l'auteur d'ouvrages littéraires, de pièces pour le théâtre et la danse, de films et d'installations vidéo. Membre du comité de rédaction de la revue *Lignes*, il nous a gentiment accordé l'autorisation de reproduire dans nos pages ce texte paru sous le titre « Le rire du capital. Le divertissement », texte d'une stupéfiante actualité, qui ouvrait *Manifeste*, livre publié aux Éditions Léo Scheer, en 2000. Nous l'en remercions sincèrement. Son tout dernier livre, *La piraterie dans l'âme* (Éditions Lignes), est maintenant disponible au Québec.